



**PROSPECTIVE STRATEGIQUE**  
**N° 39 septembre 2011 – L'avenir de la recherche**

Rubrique HORIZON

***Qui trouve cherche***

Jean-Claude CARRIÈRE, Écrivain et cinéaste

- Qu'est-ce que vous faites dans la vie ?
- Je cherche.
- Vous cherchez quoi ?
- Ah, je ne sais pas.
- Et pourquoi ?
- Parce que, si je le savais, je n'aurais pas à le chercher.

**C'est tout le problème : cherche-t-on quelque chose, ou ne cherche-t-on rien ?** Il ne s'agit pas d'une question idiote, comme nous en connaissons d'autres. Il s'agit bien d'une vraie question, qui n'a pas forcément de vraie réponse. Question qui peut se formuler autrement : est-ce que je cherche mon chemin, ou est-ce que je cherche un chemin ?

Par exemple : j'imagine une histoire, des personnages, j'ai envie qu'un d'entre eux assassine un de ses amis (c'est obligatoire, c'est dans mon contrat, sinon, je n'ai tout simplement pas d'histoire). Comment choisir l'assassin, comment choisir la victime ? Comment choisir le lieu et l'arme ? Et le motif ? Et les circonstances ? Comment imaginer les réactions (attendues, inattendues, déconcertantes ?), les soupçons, les terreurs, les manœuvres, les satisfactions secrètes des autres ? C'est tout un travail.

Dois-je me mettre à la place de l'assassin ? Sans doute, au moins pour quelque temps. Il me faut donc trouver en moi quelqu'un qui ressemble à une envie de tuer, une pulsion noire, un goût pour le sang (pour le sang des autres, en tout cas). Il faut que j'aie envie de tuer quelqu'un, et de le tuer d'une certaine manière. Sinon, tout restera artificiel, convenu. Et faible. Les vrais assassins, qui sont, dans le public, plus nombreux qu'on ne croit, ne s'y reconnaîtront pas. Je serai l'auteur d'un crime mièvre. Et je cours à l'échec, la chose est assurée.

**De quelque côté que nous nous tournions,** il n'est pas facile de chercher. Comment trouver en soi, quand on est un chercheur à caractère scientifique, quelque chose qui ressemble à un gluon, ou à une géante rouge ? La démarche est encore plus difficile que pour un assassin, ou pour un violeur, ou un traître.

Il ne s'agit pas, comme on pourrait le croire à première vue, de nous promener dans une forêt à la recherche de champignons. Non : dans ce cas commun, les champignons sont déjà là, il s'agit simplement de les découvrir, de les voir (et si possible, avant de nous mettre à table, de distinguer les délicieux des dangereux). Dans notre recherche parallèle, c'est à nous de placer les champignons aux bons endroits. Nous partons en cueillette avec un panier plein, mais plein de champignons anciens, moussus, effrités, immangeables : ce sont des champignons qui ont déjà beaucoup servi. Nous allons les jeter en cours de promenade, si nous trouvons de quoi remplir notre panier. Et d'autres, s'il nous plaît, pousseront sous nos yeux, nous laissant éprouver cette sensation sans pareille : ne nous y trompons surtout pas, ce sont les champignons qui nous trouvent. Toutefois ils n'apparaissent qu'aux yeux déjà bien préparés.

**Dans les deux cas, l'imagination est la reine.** Sans elle, tout reste plat, désert et vide : pas de crime intéressant, pas d'exoplanète, pas de champignon délectable. C'est l'imagination, cette faculté indéfinissable, qui nous emporte et c'est elle, surtout, qui nous surprend. Car toute découverte – dans

tous les domaines – est une surprise. Elle est inattendue, elle nous étonne, elle nous scandalise presque. Il m'est arrivé de m'écrier, devant le comportement soudain d'un de mes personnages : « Mais qu'est-ce qui lui prend ? Il est fou, ou quoi ? ».

Et pourtant, il avait raison. Il m'avait devancé, il m'avait dépassé, il avait vu (en lui-même) plus profondément que moi. Et plus juste. Car si ce personnage est vivant, s'il est complet, il dispose nécessairement d'un inconscient, comme tout le monde. Et cette part obscure de sa personne, de son être, je ne peux pas la connaître, bien qu'il soit né de moi. Je dois respecter ses secrets, qui sont aussi secrets pour lui. Sinon, je triche. Autrement dit : il a trouvé, maintenant c'est à moi de chercher.

**Toute trouvaille est le début d'une recherche.**

**Bien sûr, l'imagination a mauvaise réputation.** Elle est la folle du logis, l'insupportable, la fantasque, l'insolente, le dérégulée, l'incontrôlable. Elle part dans tous les sens, elle fait n'importe quoi, on ne peut pas compter sur elle. Aussi, la plupart du temps, est-elle brimée par cette autre faculté, dont on dit qu'elle est bien partagée, que nous appelons le bon sens, ou encore la raison, la logique. La raison qui ronronne et qui n'avance pas, qui voit les obstacles avant les passages, qui baise les stores au lieu de les ouvrir, et à l'ombre de laquelle se rendort doucement l'esprit, bercé par ce confort que nous appelons intellectuel. Une phrase d'un philosophe espagnol, José Bergamin, qui était aussi un poète, nous dit que le contraire de la vérité, ce n'est pas l'erreur, ni le mensonge. Le contraire de la vérité, c'est la raison.

Si la vérité est irrationnelle, dans notre domaine et dans les autres, alors nous devons accueillir le plus improbable, le plus menaçant, le plus saugrenu, tout en conservant, bien entendu, mais dans une cachette mal définie, notre réserve de sens critique et de rigueur. Car dans les deux cas – écriture et science – c'est bien quelque forme de vérité que nous recherchons : vérité scientifique d'un côté, vérité dramatique de l'autre.

Le plus difficile – dans les deux cas – est évidemment de convaincre les bailleurs de fonds qu'ils doivent nous payer (si peu que ce soit) pour rêver et pour divaguer. Pour notre part, nous avons l'habitude de cette cruelle contrainte, et très souvent nous cherchons dans la solitude et la pauvreté. Nous en avons pris l'habitude, nous vivons sous nos tentes, hors des remparts. Les scientifiques, apparemment (depuis Platon en tout cas), étaient admis dans la cité plus facilement que nous, et plus assurés de la solidité, de la pérennité de leur situation.

**À certains moments, cependant, cette assurance vacille.** Les scientifiques – autrefois, ils étaient des « savants », aujourd'hui ils ne savent plus rien, ils ne sont plus que des chercheurs – s'inquiètent et s'interrogent : sommes-nous encore admis ?

Oui, ils le sont, ils doivent l'être. Car je pressens que nous avons un ennemi commun. S'il est une notion scientifique (il me semble) que nous pouvons tous partager, c'est peut-être celle-ci, que je formule avec timidité : nous connaissons, apparemment la vitesse de la lumière. Nous croyons savoir qu'elle est indépassable – sauf, peut-être, par la vitesse de l'obscurité. Celle-là, nous n'avons jamais tenté de la mesurer. Elle est pourtant la mère de l'ignorance, qui est notre ennemie partagée. Une ennemie inlassable, et constamment renouvelée.

Chercherions-nous dans le noir, que trouverions-nous ? Des zones d'ombre.

**À la cueillette, donc. Et tous ensemble.**